

## EXTRAIT

Charles pose sa valise par terre. Il ne l'a pas lâchée depuis qu'il est parti. Tout ce qu'il a réussi à sauver tient dedans. Pas grand-chose, du linge, deux chemises rapiécées et le dernier de ses caleçons réglementaires, quelques livres, son revolver, le nécessaire de toilette légué avant de mourir par le lieutenant Andrews. Plus son talisman, un objet si beau et si rare qu'il a toujours refusé de le vendre, même aux pires moments. Toute sa vie est contenue dans cette grosse valise en cuir de l'Aubrac que son père lui a fait fabriquer quand il est parti avec les troupes coloniales. Coins, charnières et serrures en laiton, coutures de sellier, poignée épaisse, aujourd'hui noircie par la sueur. « Fais-moi du solide, avait commandé Louis Esparnac au bourrelier. C'est qu'il va loin, mon Charles. Jusqu'à Pékin faire la guerre aux Chinois ! » Couturée, griffée, cabossée sur chaque face, la valise de Charles porte ses cicatrices comme des marques de bravoure. Elle aussi a connu les bivouacs sous la pluie, les combats féroces à l'arme blanche, les coups, les alcools, les camarades de mêlées et de pillages, tous morts aujourd'hui. Les vivants, eux, sont rentrés depuis longtemps dans cette France lointaine qu'il n'a pas envie de revoir.

Debout sur le quai de Shanghai, Charles contemple la succession de bâtiments blancs qui s'alignent le long de la rivière Huangpu tel un décor de scène. À droite, l'*international settlement*, la concession anglo-américaine, à gauche la concession française. Bout de France posé aux confins du monde, à l'extrême opposé des causses du Quercy où se nouent ses racines. Minuscule terre hexagonale dans un empire à l'envers de l'Europe où il a décidé de renaître une bonne fois pour toutes.

Lourde valise, lourde vie, aussi pesantes à porter l'une et l'autre que faciles à détruire. D'un coup de pied, Charles pourrait s'en débarrasser dans le Huangpu, et avec elle de son existence tout entière. Il hésite un moment, se balance d'une jambe sur l'autre pour se donner l'illusion de jouer quelques secondes avec son destin. Il sait bien qu'il n'en fera rien, qu'il ne jettera dans les eaux boueuses ni sa valise ni sa longue carcasse de moine soldat. Il a débarqué à Shanghai précisément pour en arriver là et tenter une dernière fois sa chance. Ici, tout le monde arrive avec des malles, un bagage quelconque, parfois un simple baluchon. On n'est pas autochtone, à Shanghai, sauf si l'on est chinois. L'on est anglais, français, américain, hollandais, prussien. Blanc à long nez, propriétaire du monde ou décidé à le devenir, en commençant par l'Empire du milieu. Venu pour monter des affaires impossibles ailleurs, vivre l'aventure des terres où tout est permis, devenir une sorte de flibustier ou un homme d'affaires, ce qui revient souvent au même. À moins que l'on ne soit un de ces fonctionnaires des lointains horizons que la France colonisatrice envoie pour administrer le désordre. Tous débarquent avec une valise, même ceux qui viennent pour oublier autant qu'être oubliés. Plus ou moins lourde, plus ou moins pleine. Décidés à faire leur vie ou à la finir en volupté dans ce port de Chine sorti des marécages vingt ans plus tôt. Charles Esparnac comme les autres. Et si la chance s'obstine à lui refuser ce qu'elle offre à d'autres dans cette ville où les banquiers côtoient les crapules, alors, oui, il ira chercher la mort plutôt que de repartir au pays, pauvre et sans avenir, déconfit par l'aventure du bout du monde, ombre de lui-même, réduit à n'être plus qu'une silhouette sans épaisseur d'un théâtre d'ombres chinoises.

Les derniers à prendre congé, particulièrement éméchés, sont les Anglais. Montée dans sa chambre, épuisée, Olympe entend à peine les domestiques remettre de l'ordre dans les pièces du rez-de-chaussée. Ses deux servantes l'aident à ôter sa robe de mariée sous la surveillance sévère de Mme Hu, la baignent puis peignent longuement ses cheveux devant lesquels elles s'extasiaient comme chaque soir en se chamaillant pour avoir le privilège de les brosser. Elles lui passent la chemise de nuit de soie que Charles lui a offerte et qu'elle met pour la première fois. Des fleurs à foison décorent toute la maison et des lys embaument sa chambre.

Assise devant le miroir de sa coiffeuse, elle attend patiemment Charles. Tout au long de la journée, son mari – elle joue avec ce mot si nouveau, si exotique pour elle – s'est révélé plus attentif qu'il ne l'a jamais été depuis son arrivée. Il a accepté de bonne grâce que Mattéoli vienne la chercher pour l'emmener à l'église, supporté sans impatience le sermon de l'évêque et le discours du consul. Elle l'a senti fier d'elle, enchanté de montrer que la plus belle femme de la concession était la sienne et d'observer dans les yeux des hommes une jalousie avide. Elle l'attend, un peu anxieuse, espère de la passion, de la douceur, les mots d'amour qu'il n'a pas encore prononcés.

Qu'attend-il pour la rejoindre ? Elle est prête depuis longtemps. Peut-être les hommes sont-ils plus longs à se préparer, elle n'en sait rien. Le cœur battant de peur d'être surprise, Olympe va coller son oreille à la porte de sa chambre dans l'espoir d'entendre approcher les pas de Charles, mais la maison est désespérément silencieuse. Il n'y a plus un bruit, les domestiques sont partis se coucher. Perplexe, vaguement inquiète, elle va s'allonger sur le lit, guette le moindre craquement et se demande si, finalement, elle ne devrait pas se rendre dans la chambre de Charles. Elle n'y a jamais pénétré, même en son absence. Il ne l'y a jamais invitée, sans doute par esprit de convenance, mais aujourd'hui il aurait eu toutes les raisons de le faire. Au lieu de quoi, lorsque les derniers invités ont pris congé, il l'a laissée remonter seule à l'étage sans lui dire quoi que ce soit. Elle en a déduit que sa pudeur lui interdisait de lui dire devant les domestiques qu'il allait la rejoindre mais le temps a passé, tout le monde est couché, et il n'a plus aucune raison de prendre la moindre précaution.

Peut-être l'attend-il tout simplement ? Peut-être a-t-elle mal compris ce que Mme Liu lui a expliqué ? « C'est le mari qui vient à la rencontre de sa femme, lui a-t-elle dit, et non l'inverse. Car si vous alliez vers lui, votre époux pourrait mal l'interpréter et ne voir en vous qu'une fille impudique. Rappelez-vous toujours cela, Olympe, une femme doit rester humble et soumise et ne jamais faire le premier pas si elle ne veut pas passer pour une gourgandine. » Dans la bouche de la Chinoise, « gourgandine » prenait une résonance bizarrement exotique, évocatrice de vices inavouables.

Après une heure de patiente attente, Olympe n'y tient plus. Elle passe un peignoir sur sa chemise de nuit, quitte sa chambre et se dirige à pas de chat jusqu'à l'autre extrémité de la galerie pour frapper discrètement à la porte de Charles. Pas de réponse, le silence seul. Elle frappe à nouveau, plus fort, toujours rien. Elle le croit endormi, épuisé comme elle par cette journée, s'enhardit, ouvre doucement la porte. Dans la chambre plongée dans l'obscurité, elle reconnaît le parfum de Charles, mélange d'ambre, de cuir, de tabac, distingue la forme du lit sous la moustiquaire, se dirige vers lui.

— Charles ? Chuchote-t-elle.

Aucune réponse, elle s'approche plus près encore, appelle une seconde fois, écarte les voiles de tulle : le lit est vide, pas même défait. Charles n'est pas là. Inquiète, Olympe court allumer la lampe à pétrole de sa chambre et descend en la tenant à bout de bras pour s'éclairer dans l'escalier jusqu'au rez-de-chaussée, anxieuse de le trouver dans son bureau. Elle entre, avance de quelques pas presque à tâtons dans cette pièce où elle n'a pénétré qu'une fois et où flotte là aussi le parfum de Charles, torture supplémentaire. Le bureau est vide. Bouleversée,

elle fait le tour de la maison, appelle son mari d'une voix de plus en plus stridente, ne sait plus quoi penser. Réveillée, l'*amah* accourt, affolée, et comprend qu'un malheur est arrivé en voyant sa maîtresse effondrée en larmes au pied de l'escalier.

— Charles, où es-tu Charles ? implore Olympe, incrédule.

L'*amah*, impuissante à répondre, comprend que le maître n'est pas venu honorer sa femme pour leur nuit de noces, qu'il a quitté la maison pour on ne sait où. Maladroitement, elle tente de relever Olympe, essuie ses larmes, prononce des mots incompréhensibles comme des mélopées apaisantes, partage la douleur de la jeune femme, presque une jeune fille encore, qui s'est recroquevillée comme un enfant battu. Elle partage sa souffrance, lot constant des femmes, qu'elles soient européennes ou chinoises, mais ne sait pas l'exprimer autrement qu'en caressant l'or blond des cheveux de sa maîtresse.

Olympe prend lentement conscience que Charles a disparu, qu'il l'a abandonnée au moment où elle l'attendait avec passion pour leur première nuit ensemble, la plus importante, la plus belle, celle dont elle rêvait depuis des semaines, celle que, lui aussi, devait espérer. Quelle affaire a pu être assez urgente pour qu'il lui sacrifie celle qu'il a épousée le matin même, sans l'avertir, lui qui s'est montré si prévenant ces derniers jours ? Totalement étrangers l'un à l'autre à son arrivée, ils ont appris en trois semaines à se découvrir, à se connaître, à s'approcher de l'autre comme deux animaux encore incertains de la posture à adopter. La politesse un peu froide de Charles a fait place à moins d'indifférence, parfois même à un intérêt plus marqué quand Olympe s'est révélée aussi impertinente que lui lors de leur visite chez l'évêque de Shanghai. Elle n'est donc pas aussi convenue que son nom et son maintien réservé le laissent supposer ? s'est-il dit. Et lorsque, de son côté, elle a perçu dans le regard de Charles une lueur d'étonnement et de complicité, elle s'est sentie acceptée : il avait l'air de lui dire qu'ils étaient en train de leur jouer un bon tour, à tous ces missionnaires et autres fonctionnaires qui placent la bienséance au-dessus de tout. Il avait l'air de lui dire qu'ils étaient de la même race, elle et lui, et que leur couple allait mettre un peu de piment, de fantaisie dans cette bourgade trop étroitement conventionnelle qu'est la concession française.

Et voilà que pour sa nuit de noces, Charles la trahit, déserte leur maison, l'abandonne à la moins justifiée des solitudes après lui avoir donné tout au long de la journée des preuves d'affection ? Hébétée, Olympe cherche à comprendre, mais l'absence de Charles dépasse trop son entendement pour qu'elle lui trouve la moindre justification.

En remontant dans sa chambre sous le regard apitoyé de son *amah* qu'elle renvoie se coucher, Olympe hésite entre la révolte et la douleur. Car dans l'église ce matin, quand Charles lui a donné le baiser de mariage sous les yeux de tous, c'est bien un amour sans limites ni nuance qu'elle a subitement éprouvé pour lui.